

Véronique Joyaux

Les âmes petites

Couverture
Nihad Wicho

Préface
Jean-Pierre Brèthes

Collection Pleine Lune

S'entrouvre la porte sur le palier
On aperçoit une table deux chaises un buffet
Juste ce qu'il faut
la plage blonde du plancher
On sent une odeur de cire fraîche
de propre
On devine des gestes simples
attentifs
des êtres dignes
dans la rectitude.

Sur l'écran des images du monde
si loin
si proches
Et puis
des paroles sans fin comme on déroule un fil
Lui dans le fauteuil
Elle devant l'évier le repassage
Une longue patience.

On l'appelle la petite dame d'en face
Tous les matins elle sort avec son cabas
la tête baissée la marche lente
On ne sait rien d'elle on ne lui parle pas
On la croit tournée au-dedans d'elle-même.

Dans le soir le point rouge d'une cigarette
son tracé de lumière
de chaleur comptée
La porte ouverte les marches de l'escalier
une autre porte la table deux chaises le lit
un chat noir en boule l'oreille dressée

S'achève une journée lente
On se sent amer
comme vidé.

Hommes lisses aux gestes simples
ils vont sur la peau r che de la terre
avec patience pour gagner leur vie
Ils ne parlent jamais que du quotidien
du travail des enfants
du portail à réparer
de l'herbe trop haute
d'une carpe pêchée dans la rivière
aux dimensions démesurées
Une petite phrase de leur vie
discrète et besogneuse
Cette voix qui dit derrière les mots.

Ses pas toujours les mêmes
les gestes quotidiens
si infimes que personne n'y prête attention
ne leur donne poids.

Elle ne fait rien
rien de particulier
rien qui vaille
Elle va et vient
avec des gestes inutiles
la tête préoccupée
Au creux du ventre il y a un grand vide qui fait mal
un bleu à l'âme
Cependant elle sourit
pour qu'elle n'ait pas à se justifier.

On lui dit qu'elle parle peu
mais l'espace est déjà saturé de paroles
comme si le silence leur était insupportable
On lui demande ce qu'elle pense de tout cela
Elle ne peut partager le silence avec des mots
ou alors il faudrait le temps de peser chacun d'eux
pour qu'il soit juste
pour ne pas regretter ce qui a été dit trop vite
Enfin passons
On ne peut pas être trop exigeant.

Sur le banc un homme
son regard suit le dallage
distraitement
Après de lui un chien
un litre de gin dans une bouteille d'oasis
mirage au désert
Il a les jambes gonflées la joue rugueuse
On ne peut croiser son regard
Il évite
Il parle tout seul aussi
peut-être à quelqu'un d'absent
une femme un enfant ou cet autre que nous sommes
quand nous passons devant lui comme devant une
ombre
Peu importe
Son regard se pose sur un mégot encore rouge
jeté là tel une âme au ralenti.

Tellement r ches les paroles entre les gens
tellement vaines
Cela chagrine offense mais l'on reprend appui on
avance
Il faut bien
On avance un peu vers le soir
On s'éloigne de soi seulement d'un jour
un espace petit
On est là fatigué d'on ne sait quoi.

Si haute déjà la lune dans le ciel d'hiver
Un grand calme où se lover
On ne s'habitue pas à être malmené
On malmène
Simplement dedans on se recroqueville
On voit le visage de la mère en pensée
Celui qui apaise
et veille comme une lampe.

Tout cela encombre
les objets les mots vains
les trajets les horaires
les allées et venues
les points de non-retour
On vit pourtant parmi ces choses
qui prennent toute la place
laissant du vide au-dedans
On n'y pense même pas
On avance
On ne sait comment
On ne sait où.

Projetée avec un geste de clarté
l'impression soudaine d'être au plus près
serré
d'entrouvrir une porte
De respirer.

Les machines tournent à vide
C'est la pause
un blanc
On y plonge.

C'est un jour un peu plus lourd qu'un autre
L'air manque
Tout semble plus difficile
vidé de sens
Les tâches s'amoncellent
On se veut efficace
On avance vers cette lueur prise dans les mailles de
l'ombre
quand tout s'arrête et que l'on entre dans l'univers
d'un livre.

Cesser de parler enfin se taire
Laisser au silence le temps
Les mots pèsent si peu
surtout avec la certitude
Partager avec celui qui se tait
Éprouver ses limites
Aller au plus profond
Sentir sur la peau la chaleur du soleil
ou la fraîcheur de l'eau
l'importance de chaque geste
le poids de l'âme et de la fatigue
comme une pierre qui tire au fond de l'eau
un vêtement trop serré
Alors on se tient là parmi les autres somme toute
semblables
Juste ce qu'il faut
Ce n'est pas bien grave on a l'habitude
Il faudrait seulement que cela ne dure pas.

La rue glisse le long des arbres
rien ne s'aligne on va
Il faudrait suspendre tous ces gestes fébriles
cette marche hâtive
prendre le temps
mettre un peu de désordre
réchauffer le cœur

Les mots toujours les mêmes
emprisonnés dedans

La rue glisse le long des arbres
Tout va

Un autre jour
demain peut-être
plus tard...

On revient au silence on creuse
On ne sait pas ce qui est perdu à prendre
C'est une chose qui tient à cœur
comme une peur de l'enfance
une envie d'eau claire
On a le geste lisse
le regard anodin
On se dit que rien n'est encore joué
On joue

Il reste encore un peu de temps.

Un jour est passé comme un autre
aussi terne et prévisible
C'est une révolte rentrée
l'usure inéluctable du temps
une ride au visage un cerne bleu
Et ces mots qui nous tiennent
coincés entre les lignes
le va-et-vient du métro.